

Zagreb zauvijek – déambulations traductives

RÉCIT PAR MARIE KARAŚ-DELCOURT

Entre tramway bleu, rock ex-yougo et terrasses de café, Marie Karaś-Delcourt, nous guide dans Zagreb à la rencontre des pionnières de la nouvelle littérature féministe croate rencontrées lors d'une résidence de traduction littéraire au DHKP¹.

1. Društvo hrvatskih književnih prevodilaca.

Décembre 2022. Je découvre sur le site de RECIT (Réseau européen des Centres internationaux de traducteurs littéraires) que l'Association croate des Traducteurs, sous l'impulsion de sa coordinatrice Ursula Burger – également traductrice littéraire –, accueille depuis un an à Zagreb des traducteurs de tous les pays. En trois battements de cils, j'envoie ma candidature.

Mi-janvier 2023 : candidature acceptée, mais il me reste tout juste un mois pour organiser mon départ. Un mélange d'excitation et d'appréhension me gagne. Presque dix ans que je ne suis pas retournée à Zagreb, ville de mon « Erasmus » à moi (la Croatie n'étant pas encore entrée dans l'Union européenne au printemps 2014, les échanges linguistiques et universitaires s'effectuaient par d'autres biais).

À travers la vitre embuée, j'ai l'impression que l'Europe s'étend comme du chewing-gum entre les Alpes autrichiennes enneigées et les campagnes slovènes où les champs de blé se perdent dans l'horizon. Parce que c'est l'idée même des longs voyages en bus même qui me plaît ; la nuit qui se confond dans le jour, les aurores qui se mêlent aux crépuscules. L'arrivée à la frontière slovène me donne toujours la chair de poule. Ça se rapproche, ai-je pris l'habitude de me dire à chacune de mes expéditions vers l'ex-Yougoslavie. Des mots se bousculent et viennent se cogner dans ma tête, des mots qui sentent la joie, des mots qui tournent comme un *kolo*² et qui résonnent comme un rock ex-yougo.

Lundi 20 février 2023. 18 h 30. À la station de bus après vingt-deux heures de voyage. Je me l'étais promis il y a longtemps déjà. Je continuerai à voyager en bus, à me perdre dans les tourments d'une époque que je n'ai pas connue et à échanger avec le moindre sourire qui passe devant moi sur une aire d'autoroute ou lors d'une fouille de bagages interminable, quand même le chien policier ne sait plus où donner du museau au milieu de ces kilomètres de valises, sacs à dos et autres cabas remplis d'*ajvar*³ ou de cigarettes.

2. Famille de danses qui se pratiquent principalement en rond et parfois en arc de cercle ou en spirale.

3. Considéré comme le caviar rouge des Balkans, l'*ajvar* (à l'origine apparu au XIX^e siècle, il serait une dérivation d'*havyar*, qui signifie caviar en turc) est un condiment à base de poivrons rouges, d'aubergines grillées, de piment et d'ail, écrasés en purée puis mijotés. Il existe de nombreuses recettes et chaque région s'en tient à sa propre tradition.

« Tu te reconnais dans l'espèce / [...] Aux arrêts de tramway/Tu es plusieurs à attendre/ Tu es plusieurs à descendre », écrit Jean de Breyne à propos de Zagreb dans son recueil *Bonté de la ville*. Ce tramway bleu, témoin d'un autre temps, qui serpente à travers la cité depuis plus d'un siècle et qui relie ses différents quartiers, c'est tout une boîte à souvenirs. Combien d'heures à traîner mes guêtres sur les pavés ou dans les *kafane*⁴ en quête de l'autre ? Dans une salle de concert où je devine à peine le chanteur de punk hardcore tant la fumée des cigarettes écrasées m'aveugle, je tente de distinguer les paroles, les oreilles perforées par un son venu tout droit des entrailles de la Terre. Les cafés offerts par des inconnus sur un coin de table et les discussions spontanées à toute heure ne cessent de renverser mon sablier : *dobrodošla*⁵, je suis bien rentrée !

Si je retrouve d'emblée mes repères dans les rapports humains, une question me taraude : à quoi ressemblent les vitrines des librairies de la capitale depuis ces dernières années ?

Une nouvelle vague d'écrivaines militantes et féministes : entre l'intime et le politique

La littérature du XXI^e siècle sera féministe ou ne sera pas, pensais-je. En glanant quelques adresses de libraires et de bibliothèques, je me rends compte que la plupart des gros titres sont représentés par des best-sellers vendus dans le monde entier et traduits dans des tas de langues. Mais heureusement, il subsiste quelques lieux comme la librairie anarchiste Što čitaš ? dont le jeune couple de libraires n'hésite pas à vous guider à travers les piles de manuels, d'essais et de recueils, ou Booksa, le café littéraire où l'on peut lire et boire. Ces lieux s'organisent et participent à l'émergence de toute une génération d'écrivaines et de chercheuses, bien souvent militantes, qui continuent de s'inscrire dans le champ de la littérature post-yougoslave depuis une quinzaine d'années. Des textes dramaturgiques aux accents politiques retentissants comme ceux de Dorotea Šušak, Maja Pelević ou Staša Bajac jusqu'aux révélations poético-féministes de Monika Herceg, Radmila Petrović ou Marija Dejanović en passant par l'émergence de romans ayant pour sujet des protagonistes féminins incontournables (*Adios Cowboy*

4. Cafés traditionnels des Balkans apparus lors de l'occupation ottomane et dont l'étymologie provient du turc *kahvehane*, qui peut se traduire par « salon de café ».

5. « Bienvenue » en serbo-croate

d’Olja Savićević, *Psi* de Dora Šustić, *Sinovi*, *Kceri* d’Ivana Bodrožić), plusieurs personnalités se détachent et donnent le ton.

Gardant en filigrane la traduction de l’un des poèmes (*Toi qui as des mains plus innocentes*) de Vesna Parun, poétesse libertaire yougoslave née en Croatie en 1922 – et l’une des premières femmes écrivaines à se revendiquer féministe, anti-nationaliste et à pouvoir exercer cette fonction dans l’espace yougoslave – j’ai pris conscience du rôle que pouvait jouer la traductrice ou le traducteur qui fait découvrir un texte de cette portée et le transmet à un autre lectorat. C’est à partir de cette publication dans la revue CAFÉ que je me suis résolue à ne plus traduire que des autrices.

Cette résidence me laissait la possibilité d’entrer au sein de ce groupe d’écrivaines, d’explorer leurs sensibilités, leurs manières de composer entre différents modes de vie à travers leurs propres perspectives sociales et politiques. Génération d’après-guerre qui, pour la grande majorité, a vécu une partie de son enfance pendant la guerre (1992-1995) et qui tente de se frayer un chemin à travers l’écriture et l’engagement.

C’est en 2021 que je rencontre le nom de Monika Herceg pour la première fois. Je cherchais une nouvelle voix à soutenir et ce nom est apparu au détour d’une conversation par mail avec Maja Pelević, l’autrice dont ma traduction *Peau d’orange*, sélectionnée par Eurodram⁶, m’avait valu le coup de fil des éditions l’Espace d’un instant afin d’y être publiée. Maja m’avait conseillé la lecture de ses récentes pièces comme *Mama, smijemo li danas umrijeti* qui n’avait pas été traduite en français et qui dénonçait les conditions de vie des réfugiés et des migrants, hommes et femmes, arrivés à la frontière croate par la tristement célèbre route des Balkans. Bouleversée et séduite par l’écriture et la puissance du texte, j’ai décidé d’en soumettre la traduction à plusieurs appels à candidatures en résidence. La durée de séjour que proposait le DHKP se limitait à un mois maximum, un délai trop limité dans le cadre d’une traduction théâtrale. C’est l’une des raisons qui m’ont poussée à m’orienter vers la traduction d’un recueil de poèmes, avec l’intention de choisir de traduire ceux qui m’inspiraient curiosité et questionnements.

6. Réseau européen de traduction théâtrale.

Traduire le recueil *Lovostaj (Période de chasse interdite)* – dont la dédicace est adressée à sa fille et aux poétesses – a été un choix motivé par la volonté de donner de la visibilité aux valeurs féministes, pacifistes et pro-environnementales de l'autrice. Dans cette polyphonie de voix féminines, la science, la politique, l'anthropologie et la mythologie s'entremêlent et s'incorporent. Car il s'agit bien de corps dans ce recueil. Période charnière dans la vie d'une femme à la fois remise en question, célébrée, « maternalisée » ou exposée, Monika Herceg ne cesse de la déconstruire au gré des différents thèmes qu'elle aborde. C'est cette organicité qui me touche et qui tend à rendre le travail traductif si minutieux. Par ailleurs, les diverses figures féminines qu'elle convoque (saintes, mathématiciennes, déesses) sont autant d'images et de destins qui renvoient à un imaginaire féminin qu'il m'a été également précieux de découvrir et de présenter.

Encore un poème avec deux inconnues : l'expérience de l'atelier à plusieurs mains en français

En partenariat avec les universités de Zadar et de Zagreb, la résidence offre aux traducteurs et traductrices l'opportunité de présenter leur travail lors d'ateliers de traduction et de rencontres avec les étudiants de traduction littéraire. Ainsi, Vanda Mikšić, maîtresse de conférences, professeure et responsable du master en langue et littérature françaises en filière traduction à Zadar, me propose d'intervenir et me présente aux responsables et coordinateurs de la filière de l'université de Zagreb, Alexis Messmer et Ivanka Rajh. Ce duo franco-croate me rappelle ce que les rencontres interculturelles font de mieux. L'ambiance est chaleureuse et, autour d'un verre de vin, nous abordons l'organisation de l'atelier. Mes précédentes expériences en tant qu'animatrice d'atelier de traduction me rassurent, mais faute de temps, il faut choisir un poème dont la densité permette aux étudiantes de pouvoir s'y plonger suffisamment pour en extraire l'arôme.

Još jedna pjesma s dvije nepoznanice : Encore un poème avec deux inconnues. Un poème en dix-neuf vers libres. Ce titre, on dirait presque des maths. C'est que Monika Herceg était étudiante en physique avant d'entrer sur la scène littéraire et cet univers ne lui est pas totalement inconnu, justement. Après une présentation de l'autrice et de mon parcours de traductrice, je pose pêle-mêle les jalons de cette heure d'échanges autour des enjeux de la traduction poétique.

Les étudiantes connaissent déjà bien l'autrice qu'elles suivent pour la plupart sur les réseaux sociaux et le poème a l'air de leur plaire. À l'issue d'un bref tour d'horizon du vocabulaire, je m'aperçois que la plupart possèdent un solide bagage linguistique, ce qui me réjouit et me permet de pousser plus loin la réflexion. Les timides propositions de traduction se transforment en un véritable jeu de va-et-vient entre le texte et la traduction de chacun. L'heure tourne et nous parvenons à traduire l'ensemble du poème, non sans avoir pris le temps de le lire à voix haute. L'expérience semble avoir été convaincante : la partition à plusieurs mains a été jouée dans les règles de l'art.

En sortant de l'atelier, nous descendons les escaliers jusqu'à la librairie de l'université où Ivanka s'arrête et m'offre un recueil de la poétesse Tena Štivičić. Surprise et touchée par cette attention, je me dis alors que les langues qui se délient rapprochent et que le passage d'une langue à une autre ressemble à un voyage immersif en terre inconnue et dont l'autre nous sert de boussole.

« Demain à 11 h sur les marches de la Bibliothèque nationale ? Tiens, voici mon numéro. »

Couplée au sentiment de sororité croissant, cette proximité à la fois dans le genre et la génération renforce peu à peu mon degré d'implication au sein de mes recherches traductives et me pousse à suivre leurs combats à la fois en tant que femmes et intellectuelles. C'est ainsi qu'après avoir contacté Dorotea Šušak – dramaturge, doctorante et directrice du Centre d'études féminines aux côtés d'une équipe de chercheurs et de chercheuses qui travaillent sur les questions de genre – nous avons pu rapidement convenir d'un rendez-vous informel et riche en partages. Cette aisance relationnelle, je l'ai retrouvée chez toutes les autrices ou personnalités rencontrées au fil de mon séjour en Croatie, mais également au sein des pays de l'espace post-yougoslave. Si contacter une autrice ou un auteur est chose aisée – surtout en tant que locutrice française, car l'intérêt pour la culture et la littérature françaises reste élevé – se rencontrer autour d'un café l'est encore bien davantage. Le café, élément de sociabilité infaillible et accélérateur de rencontres.

Toutefois, menant une vie sur plusieurs fronts, Monika Herceg ne pouvait m'accorder que quelques minutes. Juste assez pour me remettre deux ouvrages dont le recueil de poèmes sur lequel je travaillais. Cette brève entrevue facilitée par nombre de mails expédiés et étalés entre juillet 2022 et janvier 2023 est un témoignage de plus dans la

facilité et la simplicité des rencontres, héritées, selon mon hypothèse, de la culture socialiste et de l'époque titiste. Ainsi, la communication bien établie et la mise en place d'une relation qui laisse circuler les idées à chaque proposition traductive ont représenté des bases indispensables au bon déroulement de mon travail.

S'il fallait une exception qui confirme la règle (de genre et de génération, entendons-nous bien), elle prendrait la forme d'un vieux monsieur élégamment vêtu, au regard doux, et qui, d'un pas incertain, s'avança vers moi le dernier soir de mon séjour. L'association recevait un groupe de traducteurs et traductrices croates qui semblaient discuter avec emphase de leurs trouvailles et de leurs anecdotes respectives. Dans la cuisine de l'appartement, j'attendais que l'eau des pâtes se mette à bouillir, la tête pleine de pensées futiles et le regard vidé par la fatigue. Il me dit dans un français déconcertant :

- **Lui** : Bonsoir. Comment vous appelez-vous ?
- **Moi** : Marie...
- **Lui** : Vous êtes française ?
- **Moi** : Oui et je suis ici depuis deux semaines.
- **Lui** : Ah ! Vous êtes résidente, bienvenue ! Vous traduisez quel genre ?
- **Moi** : Principalement des pièces de théâtre et des poèmes, mais aussi des chansons. Et vous ?
- **Lui** : Enchanté, moi je m'appelle Mate⁷, je suis un grand admirateur de la langue française et anglaise et j'ai traduit tout l'œuvre de Shakespeare et de Rabelais.

Je souris, béate et bêtement, on se serre la main, il retourne vers le salon. Je venais sans le savoir de faire la connaissance du plus grand traducteur en croate, et moi, je retouruais à l'eau de mes pâtes qui avait bien trop bouilli. ♦

7. À ce jour, Mate Maras est le seul traducteur de langue croate à avoir traduit les œuvres complètes de William Shakespeare. Il a notamment traduit de nombreuses œuvres classiques et contemporaines de l'anglais, de l'italien et du français vers le croate telles que *Le Paradis perdu* de John Milton, (Zagreb, 2013), *Ivanhoé* de Walter Scott (Zagreb, 1987, 2000, 2004), *Le livre de la jungle* de Rudyard Kipling (Zagreb, 2004), *Miss Dalloway* de Virginia Woolf (Zagreb, 1981), *Kafka sur le rivage* d'Haruki Murakami (traduit de l'anglais, Zagreb, 2009), *Feu pâle* de Vladimir Nabokov (Zagreb, 2011), les *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais en 2004, *Du côté de chez Swann* la même année et *La chanson de Roland* en 2015.